

Association du Souvenir
Aux Morts
des Armées de Champagne

Agréée par le Ministère de la Guerre (C. M. N° 12963 K. du 5 Novembre 1931)

et

FONDATION

du

Monument aux Morts des Armées de Champagne

et

Ossuaire de Navarin

Reconnue d'utilité publique par décret du 16 Mai 1933

Président Fondateur : **GÉNÉRAL GOURAUD**



Sculpt. : Maxime REAL DEL SARTE

Gliché BRUNEL

Siège Social :
M. GASTON CHEZEL, Secrétaire Général,
34 bis, Rue Vignon, PARIS-9^e
Opéra 85-80

**ASSOCIATION DU SOUVENIR
et FONDATION
du Monument aux Morts des Armées de Champagne**
PARIS -- 34^{bis}, Rue Vignon, 34^{bis} -- PARIS
OPÉRA : 85-80

Président Fondateur :
GÉNÉRAL GOURAUD
Ancien Commandant de la 1^{re} Armée

Vice-Président (Fondation) :
Général PRETELAT
du Conseil Supérieur de la Guerre

Président :
Colonel BOUCHER

Vice-Présidents :
Mme LEVYLER
M. DELAAGE
Mme MARGARITIS

Secrétaire Général :
M. Gaston CHEZEL

Secrétaires Généraux Adjointes :
MM. DREUX - CAQUET - CHABASSE

Trésorier Général :
M. CHAMPION

Trésorier Général Adjoint :
M. HUARD

<i>Administrateurs :</i>			
Mme CAILLET	M. BEAUCOURT	M. PÉRICARD	M. WELTER
Mme DROUET	M. LAMARTINIÈRE	M. POISSON	M. MULLER
Mme MORIZOT	M. REVERDEN	M. MEYNADIES	M. LAMBERT
Mme SALVA	M. WELSCH	M. DROUET	M. POTIER
Mme TIERS	M. MATTEI	M. TIERS	M. DE BISSY
			M. ROISIN

SECTION DE CHALONS-s/-MARNE

COMITÉ D'HONNEUR :

M. BERTHOIN <i>Préfet de la Marne</i>	Monseigneur TISSIER <i>Evêque de Châlons</i>	M. CHAMPION <i>Maire de Châlons</i>	Général LOISEAU <i>Commandant la 12^e D. I.</i>
--	---	--	--

Conseil d'Administration :

<i>Président :</i> Gal BAUDELAIRE	<i>Vice-Président :</i> M. LOUARD	<i>Secrétaire :</i> M. A. ANTOINE	<i>Trésorier :</i> M ^e SAVOURET
--------------------------------------	--------------------------------------	--------------------------------------	---

Administrateurs :

Mme ULMANN	M. THILLY	M. TILGER	Abbé VENINGER (p.a.c.)	M. VINCENT, Past. Prot.
M. MAYBEL	M. CAPY	M. ROBAT	M. J. de St-SEMMERA	M. ULMANN, Président
M. BANHOLZER	Docteur LAFFITTE	M. ROUCHE	M. MALARMEY	Consistoire israélite.
Maitre POPELIN	M. LÉVY	M. MAILLEFER		

SECTION DE TROYES

<i>Président :</i> M. DARDENNE Aristide	<i>Secrétaire :</i> M. LULLIER Louis	<i>Trésorier :</i> M. NEF Edouard
--	---	--------------------------------------

Administrateurs :

M. DELVALLÉE Léon	M. WALDSPURGER Henri
-------------------	----------------------

Délégués Régionaux :

Colonel DROUIN, à Caudéran (Gironde)	Mme FOURÉ, Colombus - U.S.A.
M. Henri DURET, à Beaune (Côte-d'Or)	M. A. DUVEAU-BUZARD, à Chacé (M.-&-L.)
Capitaine MONJARDET, Paris (VII ^e)	M. LEJEUNE, à Hayange (Gironde)
M. LENOIR, à Amiens	M. Charles GOLD, à Guebwiller

TAUX MINIMUM DES COTISATIONS

Membre actif : 10 fr. par an	Membre donateur : 50 fr. par an
Membre adhérent : 20 fr. par an	Membre bienfaiteur : 100 fr. par an

Rachat des cotisations par le versement d'une somme égale à dix fois (10) le montant de la cotisation annuelle
Adresser les cotisations à M. CLAUDE CHAMPION, Trésorier, 83, rue de la Jarry, Vincennes (Seine)
Compte de chèques Postaux PARIS 1272-89

Association du Souvenir Aux Morts des Armées de Champagne

Le Général GOURAUD et les Membres du Conseil d'Administration adressent à tous les membres et amis de l'Association du Souvenir « Aux Morts des Armées de Champagne » leurs meilleurs vœux pour 1939.

A tous ceux qui leur ont apporté leur aide précieuse, ils renouvellent l'expression de leur profonde gratitude. L'année qui finit n'emporte point nos regrets, elle nous a conduit tout près de la guerre alors que les corps de nos morts de 1918 ne sont pas encore tous relevés. Les menaces extérieures qui pèsent si lourdement sur toute notre vie, paraissent tout de même faire sortir les Français de leurs erreurs et leur redonner conscience de la grandeur de la Patrie. Elles les obligent à porter leurs regards et leur pensée vers les territoires lointains où flotte le drapeau national et qui ont été conquis par le sang de nos soldats. Unissons les tous, ceux qui sont tombés pour la France, que ce soit sur les autres continents ou là tout près de nous sur les champs de bataille de Champagne, dans la même pensée, la même reconnaissance et puissions dans le grand exemple de leur sacrifice la raison de vivre plus unis pour être plus forts. Demeurons fidèles toujours au souvenir de nos morts, qui, eux, ont conquis la vraie paix.

Noël au Front

C'est fête en la campagne d'argile...
Autour du feu
Les quarts d'aluminium et les bouches gourmandes
Se tendent vers un punch qui vacille, or et bleu...
Plaisir bruyant, jurons de tavernes flamandes ;
On s'étourdit, afin d'oublier que, chez soi,
La femme, en cape brune et robe de futaine,
Va demander un peu d'espérance et de foi
A l'Enfant nu qu'un bœuf réchauffe de son haleine...
Mais l'ancien souvenir a persisté. Le bruit
Lentement s'éparpille et tombe, cendre morte...
El voici la beauté divine de minuit
Qu'une invisible main dans le silence apporte.
Le feu tressaille et meurt...
Alors venant ployer
Lourdement son corps las aux briques du foyer,
Un soldat s'agenouille et, penché sur la flamme,
En ranime l'ardeur au souffle de son âme.
Vingt fois il recommence, et ce soir enchanté,
Riche de sa légende exquise et des trois messes,
N'a connu plus beaux dons ni meilleures promesses
Que ce geste d'amour et cette humilité.

André LAMANDÉ.

XVII^e Pèlerinage sur le Front de Champagne

Notre pèlerinage annuel obtint son succès habituel malgré la tension européenne et la mobilisation partielle. En effet, le nombre des pèlerins était légèrement supérieur au pèlerinage de 1937 et il est à noter que de nombreuses annulations furent dues à l'anxiété générale.

La gare de Châlons voyait se ranger de bonne heure les cars attendant l'arrivée du train de Paris et ce fut dans un ordre parfait que tous les pèlerins prirent place.

La belle église de Notre-Dame-en-Vaux, au centre de la ville, fut le premier arrêt. Déjà une foule nombreuse emplissait l'église; de nombreux drapeaux prirent place dans le chœur et les pèlerins garnirent très rapidement l'allée centrale qui leur était réservée.

Au premier rang de l'assistance, on remarquait le Général Gouraud, M. Giraud, Conseiller de Préfecture, représentant le Préfet, le Général Loiseau, commandant d'armes, M. Champion, maire de Châlons, le Colonel Boucher et le Général Baudelaire ainsi que les Bureaux de la Section locale de l'Association et des délégués venus de Paris.

Mgr Tissier, évêque de la Marne, assisté de ses deux vicaires généraux, présidait.

La messe commença dans le recueillement général, et à l'Evangile, M. l'Abbé Cambournac, ancien combattant, médaillé militaire, prit la parole pour rendre hommage à ceux qui étaient tombés pendant la grande guerre sur le front de Champagne et pour souhaiter l'union des Français dans les moments difficiles que la Patrie traverse.

A la fin de la cérémonie, Mgr Tissier donna l'absoute, et la foule s'écoula lentement de l'église.

Les cars, ornés de drapeaux tricolores, prirent rapidement la direction de Bouy où avait lieu les obsèques de Miss Evelyn Garnaud Smalley, ancienne infirmière, récemment décédée, et qui demanda à reposer là où elle avait fondé une ambulance pendant la guerre.

Le cercueil, recouvert du drapeau américain, et entouré de fleurs, était posé près de la tombe.

Le Général Gouraud et les pèlerins furent salués par le Maire, entouré de son Conseil municipal, et les anciens combattants de la région avec leur drapeau.

Le Général Gouraud prononça l'allocution suivante :

Allocution du Général GOURAUD au cimetière de Bouy

La mort de Miss Evelyn Garnaud Smalley est une perte pour l'Amérique, son pays d'origine, pour la France, sa patrie d'adoption, et je dirais pour le Monde, car un grand exemple est bon pour tous.

Nous sommes en 1918, en Champagne; à Châlons-sur-Marne s'est établie depuis l'année précédente une cantine de dames et de jeunes filles américaines, dirigée par Miss Marjorie Nott (Mrs Victor Morawetz).

Le 4 juillet (Independance Day), on donnait aux soldats une petite fête dans la cantine installée dans

la gare, où passaient constamment des trains remplis de soldats faisant mouvement de l'Est à l'Ouest. Ils y trouvaient un déjeuner à prix modeste, des labos et tout ce dont le soldat a besoin.

Un de mes généraux me signala qu'il y avait à Bouy une autre dame américaine, miss Smalley. J'allai la voir. Miss Smalley me dit : — Eh bien, Général, on dit que nous allons avoir une bataille... Oui, mademoiselle, je le crois. — Dois-je rester ici ou me replier en arrière ? »

Nous étions dans la rue, remplie de monde.

Mademoiselle, la ligne de résistance où l'attaque ennemie sera brisée est bien au nord d'ici. Vous pouvez donc rester à Bouy. L'ennemi n'y viendra pas ! »

Quand la préparation de l'artillerie allemande commença le 14 juillet au soir, des obus tombèrent sur Bouy, et notamment sur le « Trésor et Postes » de la division. Le major du cantonnement décida qu'il se reporterait à l'arrière. Or, miss Smalley, pour l'ordre et pour son petit ravitaillement personnel, marchait avec le Trésor. On l'engagea donc à suivre son mouvement. Elle se redressa : — Non, je reste ici, le Général Gouraud m'a dit de rester. — Mademoiselle, c'est une consigne générale, pour l'ensemble de l'Armée; vous devez marcher avec le Trésor... — Non, le général me l'a dit lui-même; mon devoir est de rester ici, et je reste ! »

Et elle resta.

Au cours du bombardement, on vint la chercher pour un soldat blessé; elle sortit de sa petite maison pour le soigner. Pendant qu'elle était dehors, un obus tomba et cribla la maison d'éclats.

La guerre finie, miss Smalley s'en alla en Rhénanie, aux postes les plus avancés. Quand j'allai rendre visite à mon ami le général Mangin à Mayence, et que je poussai une pointe jusqu'à nos amis américains à Coblenz, anglais à Cologne et belges à Aix-la-Chapelle, il y eut une revue. Miss Smalley était là, plus fière que jamais, tenant à la main un petit drapeau. Le général Bual, major-général de l'année de la Victoire, décida qu'elle méritait la Croix de la Légion d'Honneur. Elle avait déjà trois citations et j'eus le bonheur de lui remettre plus tard la Croix dans la Cour d'Honneur des Invalides.

La Rhénanie évacuée, miss Smalley continua son œuvre de charité et d'apostolat patriotique près de nos soldats. Elle créa le Foyer de Latour-Maubourg.

Je ne crois pas qu'elle ait eu jamais une grosse fortune. Dans tous les cas, il ne lui restait rien. Seule la générosité d'une dame américaine lui permettait de vivre, et par économie elle habitait une petite chambre étroite dans un coin de son Foyer.

Elle aimait à se joindre aux anciens combattants à l'Arc de Triomphe. On lui faisait toujours une place d'honneur. Au reste, sa popularité était grande. Un jour qu'elle rentrait du Monument aux Morts des Armées de Champagne, voulant prendre un taxi dans la cour de la gare, le chauffeur lui déclara : « Pas libre ! » Miss Smalley se retournant, sa cape fut écartée par le vent et le chauffeur vit la Croix de la Légion d'Honneur et la Croix de Guerre. — « Ah ! c'est autre chose, dit-il, montez... »

Sa santé était ébranlée depuis longtemps. Elle restait infatigable. Il y a trois ou quatre ans, elle était tombée en revenant de Pau, dans l'obscurité d'une

gare. Une autre n'aurait plus marché; elle fut cependant debout quelques mois après.

C'est alors qu'elle eut des craintes pour ses yeux; elle m'écrivit : « Je crois que je vais devenir aveugle; si la guerre éclate à nouveau, je demanderai à rejoindre avec ma canne blanche. J'espère que vous aurez un commandement, que vous me prendrez avec vous et que vous me permettrez un jour de bataille de pousser dans les rangs ennemis pour mourir comme le roi de Bohême, Jean de Luxembourg, à la bataille de Crécy. »

Il n'est d'énergie morale et physique qui ne succombe un jour sous l'attaque de la mort. Aujourd'hui, ceux qui ont connu et aimé miss Smalley trouvent leur consolation dans le grand exemple qu'elle nous laisse à tous, exemple de générosité, de dévouement et de courage.

Ensuite M. Grumillier, maire, adressa un dernier adieu à celle qui vint à Bouy se dévouer pour nos soldats.

Après cet hommage rendu à une sincère amie de la France, les pèlerins reprirent la route pour se rendre à Suippes où un court arrêt eut lieu au Cimetière Militaire.

A l'issue d'un rapide déjeuner, les pèlerins se divisèrent, suivant l'usage maintenant établi, en deux colonnes, l'une passant par les Monts de Champagne et l'autre par Minaucourt. Un arrêt de quelques minutes eut lieu au Pont de Marson où une absoute fut donnée par M. l'Abbé Faguiet.

Tous les pèlerins se trouvaient réunis à nouveau à 16 heures au monument de Navarin, et tous purent admirer l'état du monument, tant extérieur qu'intérieur. Les pèlerins avaient été précédés des habi-

tants de la région qui étaient venus encore plus nombreux que d'habitude.

Un détachement du 8^e Zouaves, avec drapeau et musique, rendait les honneurs. De très nombreux drapeaux d'associations d'anciens combattants formaient la haie à l'entrée de la chapelle.

L'arrivée du Général Gouraud fut saluée par la sonnerie « Aux Champs », le Général américain Reilly, Mgr Tissier et les personnalités présentes descendirent dans la crypte pour y bénir deux nouveaux ossuaires et inaugurer deux plaques commémoratives à la mémoire des Généraux Malcor et Hély d'Oissel. Ces plaques portent les inscriptions suivantes :

Au Général Alfred-Louis MALCOR
1853-1937

Ancien Commandant de l'Artillerie
de la IV^e Armée
Grand Ami du Soldat.

Au Général Roger HELY D'OISSEL
1859-1937
Commandant du VIII^e Corps d'Armée
Blessé à son poste devant la Main
de Massiges en Mars 1918.

Pendant cette courte cérémonie, la sonnerie « Aux Morts » retentit.

Les personnalités vinrent alors prendre place devant l'entrée du Monument et le Colonel Boucher, Président de l'Association, ancien commandant de l'aviation de la IV^e Armée, retraça la bataille du 26 septembre 1918 qui amena la défaite de l'armée allemande.



Le Général GOURAUD se fait présenter le Drapeau du 8^e Zouaves.

Allocution du Colonel BOUCHER

« Le temps passe ! Est-il vrai que vingt ans se soient écoulés depuis les batailles de 1918 ? mais nous ne sommes pas de ceux qui oublient !

Le 14 juillet, nous avons commémoré l'anniversaire de la nuit historique et, malgré l'heure tardive, nous étions venus en foule. Une salve d'artillerie éclata à minuit 10, à la minute même où commença la bataille.

Cette bataille, vous la connaissez ! elle fut d'une

importance considérable car elle arrêta définitivement l'offensive ennemie mais, si l'attaque était brisée, les Allemands n'en restaient pas moins campés en France. Trois jours après, le 18, les Armées Mangin et Degoutte enlevèrent les lignes allemandes sur plusieurs kilomètres de profondeur et, quand le Général Gouraud félicita son ami Mangin de son offensive victorieuse, celui-ci répondit que « la bataille du 15 avait été le tremplin nécessaire pour lancer son attaque ».

Si Ludendorff a écrit que non pas le 15 juillet mais le 8 août était le jour de deuil de l'armée allemande,

c'est que, le 8 août, la 1^{re} Armée française commandée par le Général Debeney et la 4^e Armée britannique commandée par le Général Rawlinson, enfoncèrent le front allemand et que, pour la première fois, une partie des renforts appelés refusa de marcher.

En continuant à parcourir l'ouvrage de Ludendorff, on lit :

« Le Kaiser me dit plus tard qu'il avait vu après l'échec de l'offensive de juillet et après le 8 août « qu'on ne pouvait plus gagner la guerre. »

De son côté, le Maréchal Pétain a dit que « l'importance de la victoire du 15 juillet pouvait se mesurer aux conséquences de l'échec qu'aurait entraîné la prise de Reims et la prise de la Montagne de Reims et il a ajouté qu'en sonnant le glas de la stratégie allemande, la victoire du 15 juillet marquait le changement de pente de la guerre ».

A cette date, la 4^e armée comptait dans ses rangs la 42^e division américaine (Rainbow Division) représentée aujourd'hui par l'ancien chef de l'Artillerie, le Général Henry J. Reilly, que nous sommes heureux de saluer.

Aujourd'hui, je voudrais dire quelques mots des batailles de septembre et octobre qui permirent à la 4^e armée, appuyée à sa droite dans l'Argonne par les Américains d'enfoncer le front allemand.

La première journée, 26 septembre, fut couronnée de succès. La 4^e armée enleva d'un bond toutes les buttes de Champagne, l'Épine de Vedegrange, la butte de Souain, le Mont Muret, la butte de Tahure et celle du Mesnil, qui sont là sous vos yeux.

L'aviation participa activement à ces attaques : l'aviation d'observation pour régler les tirs d'artillerie et suivre la progression de l'infanterie, l'aviation de chasse pour protéger notre aviation d'observation et attaquer l'aviation ennemie. A lui seul, Fonck descendit six avions boches : trois à sa sortie du matin, trois à sa sortie de l'après-midi et, ces trois derniers, marchant en patrouille, par trois balles seulement : le premier avion de sa première balle, le deuxième des deux balles suivantes, le troisième, effrayé par la chute de ses deux camarades, avait piqué à mort et fait sauter ses ailes.

Pendant trois jours la progression continua malgré la résistance de l'ennemi sur un front organisé avec des travaux défensifs en béton. Puis l'armée fut arrêtée sur le grand fossé que forment au nord de Navarin la Dormoise à l'est et la Py à l'ouest, le terrain se relève au nord de la Py en un long glacis complètement découvert. C'est alors que la 4^e armée fut renforcée par la 2^e division américaine, formée d'une brigade de Marine (qui s'était déjà distinguée au bois Belleau) et d'une brigade métropolitaine.

L'attaque fut lancée non plus en direction du nord, mais en direction du nord-ouest et appuyée par deux divisions françaises; elle enfonça comme un coin dans les positions allemandes. L'effet fut immédiat, bien que les monts de Moronvilliers et les collines qui les prolongent vers Reims, Brimont et Nogent-l'Abesse, n'eussent pas été attaqués, l'ennemi les évacua sans combat : preuve de l'affaiblissement de nos adversaires.

La bataille continua acharnée jusqu'au 9 octobre. Le plateau d'Orfeuillet fut le théâtre de durs combats. La division aérienne avait été mise à la disposition de la 4^e armée et, le bombardement, sous les ordres du Commandant Vuillemin, aujourd'hui chef d'Etat-Major général de l'armée de l'Air, appuya vigoureusement les attaques des troupes à terre. Elle reçut comme objectif les troupes massées dans le ravin de Semide et causa à l'ennemi des pertes considérables. Au moment de l'avance, les troupes françaises purent voir une batterie en colonne clouée sur place.

Dans la nuit du 9 au 10, l'ennemi se dérobait et, le 10, il occupait le nord de l'Aisne ayant libéré une vingtaine de villages et 30.000 habitants. L'aviation d'observation, volant à très basse altitude, voyait les peupliers renversés sur l'Aisne et sur le canal; les madriers posés sur ces peupliers avaient permis aux premiers éléments de franchir le canal et la rivière et, les hommes des petits postes ayant mis sac à terre, faisaient des signes aux aviateurs qui les survolaient.

Nous ne pouvions pas nous arrêter en si bon chemin et, dès le 18 octobre, une tête de pont fut ouverte sur l'Aisne près de Vouziers. Quatre divisions reprirent l'offensive le 1^{er} novembre. Nous avions devant nous l'Aisne que l'ennemi avait fait déborder par un barrage et, au delà, les collines et les bois de l'Argonne que Dumouriez avait baptisés en 1792 les Thermopyles de la France. Les troupes passèrent ayant de l'eau jusqu'aux genoux, jusqu'au ventre, jusqu'aux aisselles; elles grimpèrent les collines sous le feu.

L'aviation, elle aussi, avait pris sa part dans la bataille en survolant la plaine de l'Aisne envahie par les eaux et convertie sur ses rives d'osiers dorés par l'automne. Attirés par des taches blanches, les aviateurs descendirent très bas dans les clairières et virent les habitants, qui avaient étendu des draps sur les prés à côté des villages, leur faire des signes d'appel. L'armée allemande avait abandonné ses positions le 2 novembre au matin.

On peut lire dans les mémoires de Ludendorff qu'à la date du 25 octobre, après un entretien au Ministère de l'Intérieur, il avait réuni ses officiers pour leur dire avec une émotion profonde : Il n'y a plus rien à espérer, l'Allemagne est perdue!

Nous nous trouvons réunis dans une pieuse pensée près de nos morts, qui reposent par milliers en ces ossuaires : soldats français (et j'entends par là tous ceux qui ont combattu sous le drapeau tricolore); mais à côté d'eux aussi soldats américains, soldats russes, soldats tchécoslovaques, soldats polonais. Ils sont venus combattre sur la terre de Champagne pour défendre notre sol et sauver leur indépendance. On ne peut penser à leur sacrifice sans que nous sentions s'affirmer la reconnaissance qui leur est due, sans que nous sentions grandir en nous l'amour de notre Patrie, la France, et notre confiance dans ses destinées éternelles.

Le Général Gouraud prononça ensuite l'allocution suivante :

Allocution du Général GOURAUD

Il est pour moi un premier devoir : rendre hommage à deux grands soldats : le général Malcor et le général Hély d'Oissel, dont le souvenir est particulièrement attaché aux Armées de Champagne. Aussi notre Comité a-t-il décidé de le pérenniser par une plaque apposée au mur de la chapelle.

Le général Malcor était au début de la guerre commandant l'artillerie du 17^e Corps d'Armée. Dans un des incidents du début de la campagne, les canons avaient été abandonnés. A cette nouvelle, le général Malcor demanda au commandant de Corps d'Armée de lui donner son peloton d'escorte, retourne avec les cavaliers en arrière, entraîne sa troupe au galop et ramène les canons. Telle est sa première citation. Remarquable artilleur, savant prévoyant et ami du soldat, il commanda l'artillerie dans toutes les batailles livrées par la 4^e Armée en Champagne. Personne ne dirigea mieux que lui la précision des tirs d'artillerie. C'était aussi un grand chrétien. Lorsque jeus le malheur d'être chargé de lui annoncer la mort de son fils Marc, il tira de sa poche son chape-

let et se mit à le réciter, sans un mot de plainte. La limite d'âge l'éloigna de la 4^e Armée avant la bataille du 15 juillet. Mais quelques mois plus tard, le Maréchal Pétain le donna au Roi Albert comme Conseiller de l'Artillerie belge et il entra à Bruxelles derrière le Roi.

Le général Hély d'Oissel était un de nos plus brillants officiers. Entré le premier à Saint-Cyr, sorti le premier de Saumur, sorti le premier de l'Ecole Supérieure de Guerre, il avait été au début de la guerre le chef d'Etat-Major de la 5^e Armée. Il prit part avec une division de cavalerie aux rudes batailles de l'Yser et d'Ypres. Commandant le 8^e Corps d'Armée en Champagne, il fut gravement blessé d'un éclat d'obus qui lui laboura le dos. Son énergie lui permit de conserver néanmoins son commandement. Il termina la guerre dans la poursuite menée par le général Debeney et a été cité ainsi :

« Commandant un corps d'armée de quatre divisions, a réussi par des manœuvres bien conçues et vigoureusement exécutées, à forcer les passages de l'Oise et de la Serre, a enlevé ensuite par de durs combats les positions allemandes fortement organisées dans la région de la ferme Ferrière, a exécuté enfin une poursuite particulièrement vigoureuse qui l'a amené à Hirson et à la frontière belge, faisant 1.600 prisonniers et capturant 38 canons. »

Il est attaché à la Champagne, non seulement par son long commandement du 8^e corps devant la butte du Mesnil, mais aussi parce qu'il fut le premier président de notre Association. Il continua ainsi à aimer ses soldats comme il l'avait fait toute sa vie.

Le Général Gouraud retraça ensuite les différentes phases de batailles de Septembre 1918, qu'avait déjà exposé le Colonel Boucher, et termina ainsi :

Qui dira jamais le courage, l'élan, la ténacité, la persévérance de l'officier et du soldat français. Je fournirai une preuve : une citation d'un petit caporal, auquel je remis la Croix de la Légion d'Honneur, devant son régiment en 1918 :

« GERVAIS Marcel, caporal au 317^e d'Infanterie : Gradé d'une bravoure légendaire. Le 6 juillet 1917, se précipita dans les tranchées ennemies à la tête de son équipe de grenadiers, met hors de combat trois Allemands qui terrassaient son Officier blessé. Gêné par sa petite taille, grimpe sur le parapet pour lancer plus efficacement ses grenades :

« Blessé à la tête, continue sans faiblesse pendant 7 heures le plus rude combat et refuse de se laisser évacuer. Pensé sommairement au poste de secours, retourne en première ligne, donnant à tous le plus magnifique exemple. Déjà cité à l'ordre et médaillé militaire pour faits de guerre. »

L'Armée française d'aujourd'hui compte encore des milliers d'hommes, aussi braves et aussi dévoués; mais ils sont mieux instruits et plus puissamment armés qu'en 1914.

Après de chaleureux applaudissements, Mgr Tissier, avec sa chaude et persuasive parole, tira la leçon de ce pèlerinage en ces termes :

Allocution de Monseigneur TISSIER

MON GÉNÉRAL,
MONSIEUR LE PRÉSIDENT DU « SOUVENIR »,
MONSIEUR LE REPRÉSENTANT DU PRÉFET,
MESSIEURS LES OFFICIERS,
MESDAMES,
MESSIEURS,

On me demande d'ajouter quelques paroles à l'éloquent rapport et à l'émuvant panégyrique que vous venez d'entendre. Je ne me déroberai pas à l'usage.

Pourtant, les lieux et les circonstances parlent ici, tout seuls, assez haut. N'est-ce pas inopportun de troubler par de pauvres mots humains le recueillement religieux, qui, au soir de cette cérémonie commémorative, tombe des hauteurs de ce monument sur votre foule émue ?...

Ecoutez donc en silence, plutôt que moi, ces trois soldats géants dont la pose héroïque vous dit les devoirs patriotiques du moment. Et d'abord : contemplez-les pour mieux les entendre ensuite. Ils regardent fièrement au loin l'horizon; ils veillent, armes en mains, ils sont prêts à l'assaut; ils attendent le signal du combat.

Leur attitude, faite de grandeur, de décision, et de fermeté, commande la nôtre, en ces jours angoissés. Et que nous disent-ils ? car je ne veux faire qu'interpréter leur sublime leçon. Trois choses, Mesdames et Messieurs, qui, bien réalisées, assureraient, après la leur, notre victoire.

Premièrement qu'il faut nous souvenir; deuxièmement qu'il faut rester unis; troisièmement qu'il faut demeurer confiants.

Nous souvenir ! des hécatombes et des sacrifices sanglants de la guerre pour en éviter le retour ! Quoi de plus facile, sur ce champ de bataille encore tout bouleversé, parmi ces tranchées qu'une verdoyante nature n'a pu encore combler, au pied de ce cérémonial où reposent dans l'éternel sommeil les rédempteurs de la patrie, tout près de ce cimetière national de Souain, qui s'étend derrière, comme une vaste cité des morts dans la plaine. Ne serait-ce pas profondément ingrat, et j'allais dire criminel, de laisser couvrir du noir linceul de l'oubli une terre témoin de tant d'immolations sacrées ? Ingrat et criminel, oui, mais aussi combien néfaste ! Car s'il n'y a rien de faible et de voué à toutes les surprises comme celui qui ne saurait plus la tragique histoire, une force invincible anime les survivants de mémoire qui se souviennent à jamais du grand drame joué ici par nos pères et par nos frères, il y a vingt ans. Leur sang, en effet, crie sinon vengeance, du moins respect et ressemblance.

Aussi, pour que vous n'oubliez pas, Mesdames et Messieurs, et pour qu'un jour, demain, s'il était nécessaire, vous vous dressiez pareils aux héros d'hier, nous vous convions chaque année au patriotique pèlerinage sur cette terre de Navarin et de Champagne, comme à l'école de l'endurance et du courage, d'où sortent les sûrs ouvriers des luttes triomphantes. Comment, d'ailleurs, s'il est permis et fraternel d'y pleurer les disparus, ne se relèverait-on pas plus fort, après avoir mis ses pas sur la trace encore chaude des pieds des vainqueurs ? On grandit comme par une surnaturelle poussée au contact des soldats géants qui se montrèrent ici et y demeurèrent si grands.

Pour les exalter, ils n'avaient, eux pourtant, que de lointains souvenirs et que des souvenirs de défaite. Mais le péril de la patrie, qu'on croyait perdue les transfigura. En les ressuscitant devant nous par la pensée, afin de les mieux voir et de les imiter de plus près, Mesdames et Messieurs, passionnés par leur souvenir, qui nous est un devoir d'intéresser autant que de reconnaître, soyons dans tous les combats de la vie de leur taille héroïque, nous sur-tout qui sommes de leur famille et les fils de leur sol.

Mais il y a quelque chose de plus efficace encore et de plus souverain pour la victoire que le souvenir : c'est l'amour. Je vous le disais déjà ici-même dans la nuit émuante du quatorze au quinze juillet dernier, et je le répétais dimanche à Mauraup : Sans nos divisions trop coutumières, nous serions invincibles.

Arrière donc nos querelles de parti et nos haines politiques ! Et sans regard d'intérêt personnel ou d'égoïsme, raisons d'urgence comme en 1914 l'union sacrée qui nous sauva. Le spectacle qu'en nos cimetières nationaux, et dans la crypte de ce monument, nous avons sous les yeux, est d'ailleurs singulièrement suggestif de nos communs devoirs. Vous avez vu, au cours de votre pèlerinage comme sous le signe de la Croix, les tombes glorieuses y prolongent dans le coude à coude l'âme le cœur à cœur des tranchées. Là toujours, dans cette camaraderie intime, est le secret de vaincre.

Et c'est, pour les survivants de la Grande Guerre, aux heures tragiques de ces tristes jours où plus que jamais le péril menace, la condition impérieuse de la force. Fi, encore un coup, par conséquent, entre nous des combats intérieurs débilitants et des rivalités de clocher ou d'opinion meurtrières. Nous sommes, des Alpes aux Pyrénées, de l'Océan à l'Argonne et au Rhin de la Manche à la Marne et à la Loire, les enfants d'une même terre féconde que rien ne doit séparer. Et si l'Évangile nous crie cette consigne urgente de charité, le bien commun de la patrie comme la voix et le sang de nos morts nous la clament plus haut que jamais. L'ennemi, d'où qu'il vienne, en dépit de ses folles ambitions ne saurait entamer nos rangs si d'un confin de la France à l'autre, debout pour sa défense, nous faisons de toutes nos volontés liées ensemble, un seul rempart invincible. Et ce qui était vrai déjà hier, l'est aujourd'hui plus encore, quand une grande nation amie ne forme plus avec la nôtre qu'un seul bloc de commune puissance.

L'heure n'est donc plus aux désespérances d'un pessimisme odieux, qui n'a rien de français. Puisqu'une armée plus disciplinée et vaillante que jamais, puisque des alliances aussi sûres que magnifiques, et puisque tout un peuple galvanisé par derrière pour en épauler les efforts, nous offrent des garanties de paix comme depuis longtemps peut-être nous n'en avions pas eue, ayons, Mesdames et Messieurs, confiance en l'avenir, avec aussi une pleine confiance en Dieu.

Sans doute il nous faut veiller et nous tenir prêts à toutes les éventualités ; mais laissez-moi élever vos pensées plus haut, jusqu'à Celui qui toujours a été aux heures les plus périlleuses, le soutien de la patrie et le grand réconfort de nos soldats. Et si vous doutez, pour la paix que tous nos vœux appellent, de l'efficacité de nos souvenirs et de notre patriotisme à amour, rappelez-vous du moins que la divine Providence veillera toujours paternellement sur nos destinées nationales et par des prodiges inespérés n'a jamais manqué de vous préserver des abîmes entr'ouverts sous nos pas. Ne sommes-nous pas un peuple dont l'histoire est tissée de miracles ? Com-



Mgr. TISSIER prononçant son discours.

bien de fois lorsqu'on croyait chez nous tout perdu, et quand tout semblait périr de la patrie, comme à la première Marne, avec nos villages incendiés et nos cités envahies, n'a-t-on pas vu par exemple une femme comme Jeanne d'Arc, ou bien un homme providentiel comme Joffre endiguer le désastre et espérer un redressement surhumain, en attendant qu'à la seconde Marne, des chefs de génie comme Foch, Manqin, et Vous, Général Gouraud, fissent rousser à la victoire une clameur de délivrance triomphale ! Croyez, Mesdames et Messieurs, après cela, quoi qu'il advienne que, par le fait d'une divine volonté, la série de nos privilèges nationaux n'est pas close.

Et pour nous protéger, à côté des soldats actuels de nos armées, n'avons-nous pas au Ciel tous ceux de nos millions cinq cent mille morts de la guerre, qui, tombés dans un acte de charité héroïque, après une vie d'ailleurs toute chrétienne, veillent de là-haut sur les destinées de la patrie !

Confions-nous en leur fraternelle intercession. C'est en consigne finale et la dévotion très spéciale que je veux vous recommander encore et à laquelle je vous conjure d'être désormais fidèles, si jusqu'ici vous ne l'aviez pas eue.

J'ai ouï dire, mon Général, que vous aviez l'intention d'en faire graver la touchante prière sur la pierre du monument de Navarin. Soyez-en vivement remercié, et retenez-en tous, Mesdames et Messieurs, pour la dire au moins chaque jour, la pieuse formule : « Saintes Ames du purgatoire et Saints du Ciel, qui fûtes soldats : priez pour la France et pour nous. »

Les enfants de Souain chantèrent les prières rituelles et Mgr Tissier donna la dernière absoute solennelle devant l'assemblée religieusement recueillie.

Le détachement du 8^e zouaves défila impeccablement, marquant par cette dernière parade la fin de notre pèlerinage annuel qui réunit à Navarin une foule angoissée certes, mais confiante dans son bon droit et la force de son armée, veillant l'arme au pied, à la frontière.

Après la visite du cimetière de Souain, les cars ramenèrent à Châlons les pèlerins qui n'avaient pas hésité à venir de tous les coins de France se recueillir, par une belle journée, sur le terrain qui vit tant de souffrances et de sacrifices.

Le retour s'effectua sans incident, et nous remercions ici tous ceux qui ont participé à cette journée du Souvenir et en particulier M. Antoine, secrétaire général de la Section châlonnaise.

LA RACE

... Et Pierre fit un rêve sublime. Il rêva qu'il n'existait qu'une seule âme pour toute la race, une âme grandiose, immense, infinie, dont chacun de nous détient une partie, et qui, aux heures difficiles, embrasant chacun d'un feu plus ardent, s'incarnait, pour le salut de tous, dans un être prédestiné... Ah ! cette parcelle de l'âme nationale qui vivait en lui, qu'il avait trop longtemps étouffée, comme il l'avait sentie vibrer dans son cœur, comme elle l'avait brûlée de la sainte ardeur du sacrifice !... Elle s'était réveillée d'un long sommeil, un jour, devant le drapeau du régiment évocateur des gloires d'autrefois, et elle avait grandi lentement, ses ailes s'étaient déployées, et l'arrachant aux matérialités du bien être et du luxe, elle l'avait enlevé dans les régions hautes et pures où l'homme trouve la force d'accomplir les grandes choses. Et c'était elle aussi, qui, comme on conduit par la main un enfant, l'avait ramené ici, demandant à se purifier dans la souffrance, pour reconquérir le droit perdu d'être Français.

Toutefois — Pierre s'en rendait bien compte — s'il avait été capable d'une telle immolation, c'est parce que son cœur était pur d'égoïsme. Et encore, Pierre lui-même fut resté dans l'ignorance, sans le choc terrible qui avait bouleversé sa vie. Eh bien ! ce qu'il avait été, sans s'en douter, les sincères parmi ceux de son parti l'étaient aussi. Qu'une crise survint, que le pays eût besoin de tous ses fils, et l'on verrait tous ces ennemis de l'idée patriotique redevenir les petits Français de leur enfance, marcher au feu comme les autres. Dans toutes les poitrines, l'âme de la race s'exalterait, et il n'y aurait plus d'humanitaristes ou d'internationalistes. Il n'y aurait plus que des Français voulant demeurer Français.

C'était en cela que résidait une grande espérance ; cela devait encourager ceux qui combattent pour maintenir dans son intégrité la nécessaire idée de patrie. Et Pierre, lui, se promettait bien d'apporter plus de zèle mille fois dans ce combat, qu'il n'en avait déployé jadis dans la lutte contraire soutenue par cet ardent désir, il voyait sans crainte, approcher les jours gris d'une vie toute à recommencer. Il la recommencerait courageusement, sa vie, maintenant qu'il avait l'âme en paix. En paix, oui. Ces violences de haine qui l'avaient secoué autrefois, il ne les connaîtrait plus ; son amour pour les faibles n'avait pas diminué, mais il ne haïssait plus les puissants. La révolution pour l'amélioration du sort des petits, il savait maintenant qu'elle ne pouvait être le résultat de la force, ni d'égorgements, ni de coups de dynamite, ni de fureurs déchainées. Elle serait l'œuvre de toutes les bonnes volontés, du temps, et de l'amour.

Alors, peut-être, un jour, l'humanité ainsi perfectionnée serait-elle proche de la paix universelle, noble idéal rêvé par les plus nobles cœurs. Alors, peut-être, les guerres seraient-elles supprimées ; peut-être pourrait-on abolir les frontières et licencier les armées. Mais ce ne serait point notre génération qui connaîtrait cet âge d'or, ni celle de nos enfants, ni de nos petits enfants. Éloignée pour longtemps encore de ce rêve, l'humanité devrait se morceler encore en peuples distincts. A vouloir souhaiter trop tôt l'amour de chacun pour tous, on risquait fort de n'arriver qu'à l'amour de chacun pour soi, la peur érigée en souveraine maîtresse, avec l'égoïsme, — la belle union des peuples entre eux

n'étant, pour beaucoup de ceux qui la réclament, que la crainte supprimée des coups et des sacrifices nécessaires. L'amour plus immédiat du sol natal donnait, au contraire, naissance aux sentiments qui sont l'honneur de l'humanité : l'héroïsme, l'oubli de soi-même, poussé jusqu'au sacrifice de la vie à la cause de tous.

Ainsi, dans l'état actuel du monde, tout homme devait considérer comme un devoir strict le dévouement à son pays — dont la forme la plus nette réside dans l'obligation militaire. Patrie, Armée, les deux mots sont indissolublement liés — car l'armée, c'est la défense de tout ce que contient le mot de Patrie : amour pour tous ceux d'une même race, d'une même langue, respect du sol que nous transmettent les aïeux et de la tradition qu'ils nous léguent, solidarité d'intérêt et d'affection, fraternité entre des millions d'hommes, dévouement mutuel, tous pour un, un pour tous...

Fernand LAPERTOT.
MORT POUR LA FRANCE.

Le 16 février 1915, à Mesnil-les-Hurlus, entraîné sa compagnie à l'assaut d'une tranchée hérissée de mitrailleuses et se fait tuer à la tête de ses hommes.

XV^e Messe Annuelle

30 OCTOBRE 1938

La Messe annuelle à la mémoire des Morts des Armées de Champagne qui n'avait pu avoir lieu en juin, fut célébrée cette année le dimanche 30 octobre en l'Eglise Saint-Louis des Invalides.

Bien avant l'heure fixée, la foule nombreuse et recueillie des fidèles du souvenir, parents et anciens combattants, emplissait la vaste nef remplie de tant de souvenirs historiques.

Près de quatre-vingt drapeaux d'associations d'anciens combattants entouraient l'autel et de nombreuses personnalités avaient répondu à notre appel.

Le Président de la République, les Ministres de la Défense Nationale, de la Marine, de l'Air et des Pensions étaient représentés.

Dans le chœur avaient également pris place les Généraux Duffieux, Billotte et Mariaux, ainsi que le Colonel William Fraser, représentant l'Ambassade de Grande-Bretagne, le Lieutenant-Colonel Waitte et le Lieutenant de Vaisseau Dekay représentant l'Ambassade des Etats-Unis, le Colonel Delvoie représentant l'Ambassade de Belgique, le Commandant Gustaw Lowezowski représentant l'Ambassade de Pologne, le Consul de Tchecoslovaquie, Mr. Romazzotti, Vice-Président du Conseil Municipal, de nombreuses délégations de Régiments dont Polytechnique et Saint-Cyr.

Le Général Gouraud s'était fait excuser, ayant été obligé de se rendre au Maroc inaugurer le monument du Maréchal Lyautey.

L'Office fut célébré par le Colonel Abbé de l'Espinois et Mgr Chaptal, auxiliaire de Paris, officiant au chœur, représentant le Cardinal Verdier retenu en province.

A l'Évangile, le Chanoine Quénet, Vicaire général de Paris, ancien aumônier militaire, monta en chaire

et prononça le discours que nous reproduisons d'autre part.

A l'offertoire, les tambours et clairons sonnèrent « Aux Champs » et avant l'Absoute la sonnerie « Aux Morts » retentit.

Mgr Chaptal, revêtu des ornements noirs et mitre blanche en tête, donna ensuite l'Absoute solennelle pour tous les Morts des Armées de Champagne et, entre une double haie de drapeaux, la foule se retirait lentement, emportant une fois encore l'assurance que nos grands Morts de la Guerre ne sont pas oubliés.

Allocution de M. le Chanoine QUÉNET

Christo confixus sum cruci.
Je suis lié à la croix avec le Christ.

Monsieur,
Mes frères,

Dans les grandes actions, dit Bossuet, il faut uniquement songer à bien faire et laisser venir la gloire après la vertu. La vertu, dans son sens premier, c'est à dire la force et spécialement la force de l'âme dans l'accomplissement du bien. C'est elle que je trouve chez les soldats de la bataille de Champagne. Ils n'ont pas cherché la gloire. Ils n'y ont pas pensé. Ils ne se sont pas demandé si un jour des survivants et des admirateurs se réuniraient en leur nom, les célébreraient comme des héros. Cette question ne s'est pas posée à leur esprit. Ils n'ont eu qu'un désir, qui était de "bien faire", sans même chercher à savoir si la gloire viendrait après la vertu. En accomplissant ce désir ils n'ont pas compté combien de force ils pouvaient dépenser. Celle qui était en eux ils l'ont employée entière : Les hommes qui avaient été laissés en première ligne, dans la nuit du 14 au 15 juillet 1918; les hommes qui furent attaqués le 15 juillet, après un bombardement qui avait bouleversé tout l'espace compris entre le fort de la Pompelle et la Main de Massiges; les hommes qui attaquèrent à leur tour avec Mangin et Degoutte le dix-huit juillet. Les premiers, sacrifiés, se battant comme s'ils eussent eu toute une armée avec eux, tirant, lançant leurs grenades et, fait prodigieux, envoyant les fusées pour signaler les mouvements de l'ennemi; les seconds soutenant le choc d'une formidable armée sans plier ni reculer; si bien que le Général Gouraud pouvait dire de la journée qu'elle avait été belle pour la France.

×

Tous eussent pu s'approprier la parole de saint Paul : *Christo confixus sum cruci*, je suis lié à la Croix avec le Christ. Tous liés, tous livrés aux volontés de leurs chefs, volontés qu'ils ne connaissaient pas mais auxquelles ils se pliaient par la discipline et par l'obéissance. Volontés qui, pour eux, n'étaient pas sans mystère : ce repli, l'abandon de la première ligne, et qui rattachaient les soldats à une volonté plus haute encore : la volonté divine, elle-même chargée de secrets. Par l'exercice d'un si haut devoir, ils se consacraient au service de la Patrie et de Dieu. Ils se constituaient en un état de justice, préambule superbe d'un état de sainteté qui ne s'acquiert que par la croix. Ils se donnaient une ressemblance avec Jésus dans le plus haut degré de

sa mission. Jésus est grand en toute chose, grand quand il naît, grand quand il travaille, grand quand il prêche. Jésus est grand dans sa doctrine, dans son enseignement, dans ses œuvres. Mais il se montre en sa perfection lorsqu'il s'immole. Toute mortification, tout dévouement essaient de le rejoindre sur ce sommet. Le soldat qui accepte la douleur et la mort, au nom de ce Premier qui se donna pour les autres, n'est pas seulement le disciple de l'Évangile, il est le disciple de la Croix. La montagne des étranges béatitudes ne lui a été qu'un moyen d'atteindre la montagne du Golgotha. C'est là, sur cette terre ensanglantée, dans ces ténèbres où Jésus n'est plus visible, qu'il le cherche et qu'il le trouve. Il se renonce en lui, il s'attache avec lui au bois qui a sauvé le monde. Il se donne avec le Christ une ressemblance de souffrance et d'amour. Spectacle plus étonnant encore quand ce n'est pas un seul homme qui le propose mais des milliers d'hommes, tous le reconnaissent comme nécessaire, aucun d'eux ne réclamant d'adoucissement ou de dispense, aucun d'eux ne faisant entendre de réclamation ou de murmure. Dans le combat et dans la mort, les soldats de Champagne cherchaient à résumer l'œuvre entière de l'abnégation chrétienne.

×

Quelqu'un a dit : l'essence de la civilisation européenne est dans sa position à l'égard du fait héroïque. C'est qu'en effet l'héroïsme est le point central d'une civilisation sortie de l'Évangile et du Calvaire. Un chrétien sera donc d'autant plus chrétien qu'il sera prêt davantage de l'héroïsme. Mais parce que la France est l'une des nations qui ont le plus largement appartenu à cette civilisation, qui en ont le plus reçu et qui lui ont le plus donné, la France ne peut pas ne pas être essentiellement héroïque. Elle ne peut pas être petite ou médiocre. Elle ne peut pas vivre d'une pensée mesquine, se contenter d'actions étriquées, s'enfermer dans un travail étroit. La France se doit à elle-même comme elle doit au monde d'être grande. Aussi un Français sera-t-il d'autant plus de sa race et de son histoire qu'il sera plus élevé en ses désirs, plus hardi en ses entreprises, plus généreux en son dévouement. Un Français ne peut se contenter de lui-même, il lui faut une grande cause à servir. Un Français ne peut se satisfaire de ce qu'il est, il doit se hausser jusqu'aux pensées qui le dépassent.

La France, disait un jour un Anglais à un autre Anglais, la France, qu'est-ce que c'est que la France ? Et l'Anglais interpellé répondit : La France, Monsieur, c'est l'avant-garde de la civilisation. Oui, c'est cela la France parce qu'elle est une des nations dans lesquelles l'Évangile a fermenté avec le plus de force, parce qu'elle est un des pays où la croix a été la plus connue et la plus aimée. La France, c'est la fraternité des tranchées, le tien et le mien abandonnés, jetés dans l'œuvre commune. La France, c'est l'envol des aviateurs qui vont chercher la mort au milieu des étoiles. La France, c'est l'artillerie écrasée et tenant toujours. La France, c'est l'homme du génie ouvrant une sape et y trouvant sa tombe. La France, c'est une plénitude faite de prière et de dévouement, c'est la recherche de nouveaux ordres dans la grandeur et la spiritualité, c'est la chair et la mort qui se rencontrent, où la chair se donne à la mort pour qu'un grand dessein soit servi, c'est l'esprit acceptant que par le sacrifice non seulement toutes les lâchetés soient bannies mais que toutes les vertus soient exaltées. La France, c'est la Champagne du treize au seize juillet, c'est la fusée qui monte au milieu du carnage,

c'est le rempart de poitrines et de cœurs qui arrête l'invasion, c'est l'attaque poursuivie jusqu'à la victoire, c'est l'Ossuaire de Navarin et ses huit mille morts, c'est l'Assemblée d'aujourd'hui, dans des murailles qui ont tressailli des noms de toutes nos victoires, sous des drapeaux qui ont frémi au souffle de tant d'émuantes prières, c'est la croix et l'Eucharistie sur l'autel, c'est la terre de la Champagne et la terre du Calvaire mêlées, unies, coagulées par le sang d'innombrables morts et par le sang d'un Homme-Dieu.

Voilà ce que c'est que la France.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

Notre Assemblée Générale annuelle, qui devait se rassembler en 1938, n'a pu l'être et nous nous en excusons auprès de nos adhérents.

La Messe annuelle dut elle-même être remise, la Chapelle Saint-Louis-des-Invalides n'étant libre que fin Octobre.

Les événements internationaux de Septembre 1938 nous empêchèrent de tenir l'assemblée sur l'ancien front, ainsi que nous en avions eu primitivement le désir.

Enfin, au moment où notre XV^e Messe put être célébrée le 30 Octobre 1938, notre Président d'Honneur, le Général Gouraud, se trouvait être appelé au Maroc pour inaugurer un monument à la mémoire du Maréchal Lyautey et le Comité a alors décidé de remettre à une date ultérieure la convocation de l'Assemblée annuelle.

Nous ne manquerons pas d'aviser nos adhérents dès qu'il sera possible à notre Association de réunir l'Assemblée pour reprendre la tradition que seuls les événements ont interrompue.

DATES A RETENIR

- 3 Juin. — Assemblée Générale.
- 4 Juin. — Messe Annuelle.
- 6 Juin. — La flamme sera rallumée par l'Association
24. Septembre. — PÉLERINAGE ANNUEL

NÉCROLOGIE

Nous avons eu le regret d'apprendre la mort de M. Louis Thiblot, de Dijon, père de Henri Thiblot, mort pour la France le 27 septembre 1915.

Nous prions Madame Thiblot et sa famille, si douloureusement éprouvée, d'agréer l'hommage de notre respectueuse sympathie et nos sincères condoléances.

MARIAGE

En l'Eglise Saint-Ferdinand des Ternes a eu lieu le mariage de Mlle Jeannine Real del Sarthe, fille de notre ami Maxime Real del Sarthe, avec le Comte Louis-Olivier de Roux.

Nos félicitations et nos meilleurs vœux de bonheur.

DONS

Mesdames :

Lalo, 20; Aubertin, 10; Voyard, 30; Normand, 10; Duterque, 10; Goutorbe, 10; Estay, 5; Fournier, 10; Allais, 20; Gobert, 10; Combes, 5; Laumay, 20; Chavalard, 5; Labois, 10; Laflechelle, 10; Studer, 10; Levylier, 1.000; Brunet, 10; Potiez, 20; Fascinet, 18; Couderc, 7; Pillod, 5; Debay, 10; Levylier, 3.000; Orsini, 10; Radet-Féat, 10; Brison, 10; Levylier, 3.000; Bauliès, 30; Voyard, 30; Duterque, 20; Lachaise, 3; Caunard, 10; Muller, 10; Gatt, 10; Noël Meunier, 10; Palissière, 10; Cabossel, 10; Mailly-Deligny, 5; Collin, 20.

Messieurs :

Lapeyre, 10; Détré, 10; Géré, 10; Le Peutrec, 10; Lachenis, 10; Pic, 10; Anonyme, 10; 13^e Régl. de Tirailleurs, 50; Hurel, 20; Levêque, 5; Gras, 20; Dalléas, 30; Colonel Bagès, 20.

Nos remerciements à ces généreux donateurs.

AVIS IMPORTANT

En raison de l'augmentation des tarifs postaux, nous demandons instamment à nos adhérents :

1.) De joindre un timbre à leurs envois, pour nous permettre de leur répondre.

2.) De nous aviser de leurs changements d'adresse. A chacune de nos communications, de trop nombreux plus nous sont retournés avec la mention : « Paris sans laisser d'adresse ».

3.) De ne plus attendre nos réclamations pour nous faire parvenir leurs cotisations.

Evitez-nous des frais inutiles qui grèvent lourdement le budget de notre Association en adressant vos cotisations au Trésorier :

M. CHAMPION, Trésorier A.S.M.A.C., 83, rue de la Jarry, Vincennes (Seine). Compte chèques postaux : Paris 1272-89.

LE 25^e B. C. P. EN CHAMPAGNE - (Bataillon CABOTTE)

(Extraits de l'Historique du Corps — Guerre 1914-1918)

1915

Le 1^{er} septembre, le Bataillon alerté, va vers de nouvelles destinées.

Le 15 septembre, on se rapproche du front par la Cheppe et l'Épine, où l'on commence à rencontrer de nombreux rassemblements de cavaliers, et enfin dans les petits bois entre Suippes et Perthes, c'est le bivouac sous la petite tente; les troupes sont serrées, les moindres boqueteaux sont occupés par des troupes d'attaque ou des batteries tirant jour et nuit, car la préparation est commencée.

La fièvre règne partout, le Commandant lit l'ordre du jour, annonçant l'attaque. Jamais on n'avait ressenti tant d'espoir, tant de confiance en soi; on ne court pas à la bataille, mais au succès que l'on croit certain. Les tempéraments les plus calmes entrent dans la fin de la guerre par une victoire décisive... qu'il faudra attendre encore plus de trois ans.

Dans la nuit du 24 au 25, le bataillon se porte vers les petits bois de la côte 170, emplacement qui devait devenir plus tard, sous le nom de « Bois des Cuisines », le domaine des trains de combat.

C'est de là qu'il partira pour l'offensive, en suivant les coloniaux au plus près. On ne dort guère cette nuit-là; le bataillon occupait de modestes trous ayant déjà servi de garnisons à des troupes massées dans la région, et ces locaux peu confortables étaient garnis de ces petites bestioles, amies des peaux humaines, et qui ont joué un si grand rôle, non prévu par les règlements militaires, dans la vie du soldat en campagne.

Le jour du 25 se lève. Hélas ! changement de tableau. Au lieu du magnifique soleil et de l'atmosphère si claire qui régnait depuis plusieurs semaines, nous avions un ciel bas et gris; la pluie tombait et la bataille allait se livrer sans l'appui de l'aviation et sans que l'artillerie puisse utilement se servir de ses observatoires. On partit cependant à l'heure dite, et pour la première fois depuis plus d'un an, le bataillon dessinait ouvertement des formations d'approche.

C'était de nouveau la vie en plein air; avec joie on franchissait tranchées et boyaux devenus inutilisés, et on marchait vivement dans le sillage des coloniaux qui, en avant de nous, se livraient à un furieux et victorieux combat contre les premières lignes allemandes.

On se croyait vraiment revenu à la guerre de mouvement, mais une mitrailleuse ennemie, qui tenait encore le Bois Sabot, s'avisait de nous prendre sous son feu, tant et si bien qu'après avoir eu quelques blessés, dont le Lieutenant de la Faye de Guerre, commandant la 1^{re} C^{ie}, nous dûmes emprunter encore pour une centaine de mètres les boyaux qui contournaient Souain.

Puis c'est de nouveau la marche en terrain découvert, à l'intérieur des lignes allemandes, la rencontre de leurs nombreux cadavres et aussi, hélas ! ceux de nos coloniaux; le stationnement près des

abris et P.C. de l'ennemi; la curiosité des découvertes: victuailles, eau minérale, cigares, beaucoup plus considérables que le laissent supposer nos journaux, les mitrailleuses, armes, outils laissés sur le terrain, comme une marque de notre victoire. Il y avait eu un arrêt dans la marche, les coloniaux étant aux prises avec la deuxième ligne allemande, près de la Ferme de Navarin; et nous attendions avec impatience l'ordre de nous engager, assistant en spectateurs aux mouvements du champ de bataille.

Partout des troupes d'infanterie affluant vers l'avant, des escadrons à cheval se préparant à franchir les brèches escomptées dans la 2^e ligne, les batteries d'artillerie exécutant au galop leurs changements de position, le tout dans un calme presque absolu, car l'artillerie ennemie avait cessé de réagir.

Cela ne devait pas durer; une batterie de montagne vint fort imprudemment se mettre en position près de nous, sans prendre la moindre précaution, laissant les mulets sur les parties découvertes du terrain, ouvrant le feu comme sur une place d'exercice; elle en fut sévèrement punie et prise à partie par une forte artillerie de 150 qui, en peu d'instants, démolit ou dispersa hommes, mulets et matériel.

Malheureusement nous regumes, surtout la 5^e C^{ie}, de fortes éclaboussures; nous retrouvons le triste spectacle de nos morts et de nos blessés, la belle bataille en terrain libre était terminée, nos rêves de la veille évanouis. La triste réalité nous reprenait: une guerre longue, en remuant beaucoup de terre.

L'après-midi se passa ainsi sans que nous ayons sensiblement progressé. Les coloniaux n'avaient pu enlever les lignes de Navarin, leur attaque était disloquée, corps sans âme, car leurs pertes en officiers étaient lourdes, les trois généraux et trois colonels, sur quatre, étaient hors de combat.

La nuit vint, nous trouvant en plein air sous la pluie fine et tenace, tout décontenancés d'une fin de journée aussi différente de celle que nous avions escomptée.

Fort heureusement, l'ordre vint de nous porter près de la Ferme de Navarin pour une attaque de nuit; l'action devenue proche réveillant toutes les ardeurs, nous nous rendons sur notre terrain d'attaque et, la formation prise, nous attendons le signal. Mais rien ! Le jour du 26 allait poindre, il ne fallait pas qu'il nous surprenne en formation si serrée, sur un glacis uniforme; vite, les dispositions sont prises, les unités se détendent le plus possible, la terre est creusée activement et, aux premiers obus qui marquent le lever du jour, nous constatons avec soulagement que, bien collés au sol, derrière nos retranchements improvisés, nous ne risquons pas grand chose. Aussi très peu de pertes, quelques blessés seulement.

Nous étions comme presque oubliés lorsque, vers 10 heures, l'ordre vint de nous porter plus à droite, pour participer à l'attaque du massif boisé à l'est de Navarin, notre objectif étant les bois U4 et U5.

(à suivre).

LISTE OFFICIELLE DES CORPS DES MILITAIRES

RETROUVÉS EN CHAMPAGNE (suite)

LOBBEDEY Géry, 310^e R.I., 6-10-15, relevé à Sommepey, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1521.

JESSENNE Paul, 273^e R.I., 6-10-15, relevé à Sommepey, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1474.

PATTYN Octave, Sergent, 310^e R.I., 6-10-15, relevé à Sommepey, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1473.

VERMEERSCH Louis, 310^e R.I., 6-10-15, relevé à Sommepey, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1468.

BÉRIEAU Eugène, Caporal, 273^e R.I., 6-10-15, relevé à Sommepey, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1469.

LAUCK Arthur, 273^e R.I., 6-10-15, relevé à Sommepey, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1530.

LEBLANG Jules, 273^e R.I., 6-10-15, relevé à Sommepey, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1496.

LELIEVRE Louis, 273^e R.I., 6-10-15, relevé à Sommepey, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1500.

RINGOT Jean, 273^e R.I., 6-10-15, relevé à Sommepey, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1496.

HÉMERY Julien, 273^e R.I., 6-10-15, relevé à Sommepey, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1525.

FOURNIER Ferdinand, Sergent, 273^e R.I., 6-10-15, relevé à Sommepey, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1479.

DÉRENE Pierre, 310^e R.I., 6-10-15, relevé à Sommepey, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1523.

WEISS Prosper, 361^e R.I., 28-9-15, relevé à Navarin, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1518.

POIRE Maurice, Caporal, 10^e Génie, 1-3-16, relevé à Navarin, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1522.

LANDEMAINE Lucien, 170^e R.I., 6-10-15, relevé à Navarin, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1490.

MADÉLAINE Valentin, 69^e B.C.P., 27-9-15, relevé à Navarin, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1519.

MARTIN Maurice, 28^e R.I., 13-9-14, relevé à Loivre, réinhumé Ossuaire de Navarin.

VERMUSE Jules, 273^e R.I., 7-10-15, relevé à Navarin, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1391.

BONDUEL Léon, 273^e R.I., 6-10-15, relevé à Sommepey, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1385.

POIVRE Léon, 310^e R.I., 6-10-15, relevé à Sommepey, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1393.

LAVOINE Lucien, 273^e R.I., 7-10-15, relevé à Sommepey, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1382.

DARTUS Hermant, 273^e R.I., 7-10-15, relevé à Sommepey, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1411.

FEUILLARD Louis, 315^e R.I., 25-9-15, relevé à Auberville, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1395.

DRAPIER Hippolyte, 233^e R.I., 8-10-15, relevé à Souain, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1392.

1 Sergent-Major du 142^e R.I., 6^e Cie (pas identifié), relevé à Souain, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1391.

LOBJOIS Félicien, Caporal, 355^e R.I., 27-9-15, relevé à Souain, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1374.

LOUVET Léo, 294^e R.I., 8-10-15, relevé à Souain, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1412.

GUILBERT Arthur, 126^e R.I., 9-3-17, relevé à Maisons de Champagne, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1401.

TOURNE Georges, 221^e R.I., 12-3-17, relevé à Maisons de Champagne, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1405.

MORICE Pierre, 160^e R.I., 25-9-15, relevé à Maisons de Champagne, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1457.

GEORGIN Jean-Baptiste, Sergent, 221^e R.I., 12-3-17, relevé à Maisons de Champagne, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1399.

VIRET Paul, 160^e R.I., 25-9-15, relevé à Maisons de Champagne, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1458.

DUCARRE Jean, 160^e R.I., 25-9-15, relevé à Maisons de Champagne, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1408.

LEDRI^e Emile, 24^e R.I. Cie, 6-10-15, relevé à Cernay en Dormois, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1399.

SEGNORAS Charles, 1895 Privas (pas identifié), relevé à Sainte-Marie à Py, réinhumé Ossuaire de Navarin.

LE GUENNEC François, 52^e R.I. Cie, 28-9-15, relevé à Souain, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 3808.

PASTEUR Désiré, Caporal, 171^e R.I., 25-9-15, relevé à Souain, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 2696.

RICOUR Maurice, 310^e R.I., 6-10-15, relevé à Sommepey, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 2544.

MARTINET Jules, Sergent, 131^e R.I., 25-10-14, relevé à La Gruerie, réinhumé Cimetière de La Harazée, tombe 1088.

MENARD Raymond, 131^e R.I., 18-10-14, relevé à La Gruerie, réinhumé Cimetière de La Harazée, tombe 1089.

DENIAU Arthur, 72^e R.I., relevé à La Gruerie, réinhumé Cimetière de La Harazée, tombe 1090.

DECAIX Alcide, 72^e R.I., 30-9-14, relevé à La Gruerie, réinhumé Cimetière de La Harazée, tombe 1091.

GODARD (Edmond), 72^e R.I., 1-10-14, relevé à La Gruerie, réinhumé Cimetière de La Harazée, tombe 1092.

ROUTIER Paul, 4^e R.I., 9-10-14, relevé à La Gruerie, réinhumé Cimetière de La Harazée, tombe 1093.

SAUTREAU Charles, Caporal, 4^e R.I., 9-10-14, relevé à La Gruerie, réinhumé Cimetière de La Harazée, tombe 1094.

SOUILLARD Stéphane, 94° R.I., 4-3-15, relevé à La Grue-rie réinhumé Cimetière de La Harazée, tombe 1095.
 PIJIE Basile, Caporal, 143° R.I., 27-9-15, relevé à Massiges, réinhumé Ossuaire de Navarin.
 BLANC Julien, Caporal, 15° R.I., 26-9-15, relevé à Massiges, réinhumé Ossuaire de Navarin.

AVRIL 1937

BEZIER Jean, 52° R.I. Cle, 26-9-15, relevé à Souain, réinhumé Ossuaire de Navarin.
 LEGROS Paul, 97° R.I. Tle, 20-10-15, relevé à Perthes, réinhumé Ossuaire de Navarin.
 1 Adjudant-Chef inconnu relevé à la Ferme des Marquises à Reims (pas identifié), réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1340.
 1 Français inconnu du 10° R.I. (pas identifié), porteur d'une chevalière gravée L.L., relevé à Maisons de Champagne, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1337.
 HERVIO Billy, 143° R.I., 28-9-15, relevé à Gernay en Dormois, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1328.
 GUINOT Louis, Caporal, 7° R.I. Cle, 21-9-14, relevé à Ville-sur-Tourbe, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1373.
 RAVEAU Louis, 143° R.I., 6-10-15, relevé à Maisons de Champagne, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1341.
 LAGRABERIE Jean, 418° R.I., 22-11-15, relevé à Maisons de Champagne, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1331.

GAMGUILHEM Jean, 418° R.I., 22-11-15, relevé à Maisons de Champagne, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1332.
 LACOURT Mareel, 418° R.I., 22-11-15, relevé à Maisons de Champagne, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1338.
 STIEVENARD Albert, 9° Zouaves, 2-10-15, relevé à Maisons de Champagne, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1327.
 BONJEAN François, 15° R.I., 26-9-15, relevé à Massiges, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1698.
 MERCIER Claudius, 24° R.I. Cle, 27-9-15, relevé à Massiges, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 3253.
 CARRETEY Pierre, Caporal, 24° R.I. Cle, 26-9-14, relevé à Beauséjour, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1888.
 RICHERT Nicolas, Aspirant, 26° B.C.P., 27-2-16, relevé à Navarin, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1335.
 VILLESANGE François, 50° R.I., 27-9-14, relevé à Auberive, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1339.
 GUILBERT Albert, 236° R.I., 30-9-15, relevé à Tahure, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1333.
 THOBOIS Emile, Caporal, 273° R.I., 6-10-15, relevé à Sommepey, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1361.
 GAGNEUX Alfred, 273° R.I., 6-10-15, relevé à Sommepey, réinhumé Cimetière de la Ferme de Suippes, tombe 1356.



FORMULE DE LEGS

destinés à la Fondation du Monument aux Morts des Armées de Champagne et Ossuaire de Navarin

La Fondation dite « Monument aux Morts de Champagne et Ossuaire de Navarin », ayant été reconnue d'utilité publique par décret du 16 mai 1933, a qualité pour recevoir les dons et legs qui lui sont faits en argent ou en nature.

La formule ci-dessous insérée dans les dispositions testamentaires suffit pour assurer l'exécution des dernières volontés du donateur :

Je donne et lègue à la Fondation dite « Monument aux Morts des Armées de Champagne et Ossuaire de Navarin », dont le Siège est à Paris, 34bis, rue Vignon, la somme de nette de tous droits et de frais.

Date :

Signature :

VIN DU RÉGIMENT



BORDEAUX VIEUX

LIGUE DES COMBATTANTS POUR LA DÉFENSE DU VIN DE FRANCE

C'EST UN BON VIN DE BORDEAUX sélectionné avec le plus grand soin.

S'adresser : M. DALLÉAS

3, Cours du Chapeau-Rouge - BORDEAUX

CALVADOS ET CIDRE

PÈRE MAGLOIRE

EVERBLANC NE SALIT PAS

Il y a 15 ans...

LES É^{ts} ROBERT HAUTIERES
 202, FAUBOURG ST DENIS - PARIS, X^e

lancèrent le Blanc en tubes

REPLAÇA CECI → → EVITA CELA → →

et ce fut un succès...

Aujourd'hui...

En 1938...

LES É^{ts} ROBERT HAUTIERES
 202, FAUBOURG ST DENIS - PARIS, X^e

présentent la plus vieille formule ayant fait ses preuves dans le flacon le plus moderne

CECI EVITERA CELA → →

Un flacon qui ne se renverse pas!

GOUTTETTES, SALES, FLACON RENVERSE

et ce sera un nouveau succès!

IVERDAIM NE TACHE PAS

HOTEL-RESTAURANT DE NAVARIN

SOUAIN (Marne)